

nier évadé pris comme dans un véritable filet, et ramené tout piteux à Von Brackel au milieu de la nuit.

—Oui, c'est bien ainsi que les choses doivent se passer, murmura Gaston, à moins, pourtant, que le principal intéressé n'y mette obstacle. Quel est le lieu où le bon major ne songera pas à me chercher ? C'est Offenbourg, la ville même qu'il habite ; alors je rentre à Offenbourg. Très bien, ajouta M. de Vaunaye, mais où vais-je me réfugier ? Dans la soirée, la nouvelle de mon départ précipité, et sans avoir envoyé ma carte P. P. C., à Von Brackel, aura fait le tour de la ville, et dès la première tentative pour trouver la table et le logement, je vais tomber entre les mains de l'ennemi. Ce serait fâcheux, vraiment. Le temps presse, cependant, et il faut aviser."

Tout en parlant, Gaston était entré dans le faubourg. Une enseigne, d'assez grande dimension sur fond bleu avec lettres blanches, frappa sa vue dès la deuxième maison sur la gauche ; il lut : *Berthoud, schreiner*, c'est-à-dire, Berthoud, menuisier.

—Berthoud, ce n'est pas un nom allemand cela, pensa Gaston ; puis du nom passant au métier, il se frappa le front avec le doigt comme le ferait un inventeur qui voit son œuvre couronnée de succès. Sans plus s'attarder à ses réflexions, il ouvrit la porte du menuisier et entra. Dans l'atelier, le patron travaillait à la lueur d'un quinquet fumeux ; près de lui, un ouvrier, d'au moins soixante ans, achevait l'assemblage d'une croisée.

—Pouvez-vous me donner de l'ouvrage pour quelques jours ? demanda Gaston en langue allemande, je vous en serai reconnaissant.

—Parbleu, répondit le patron, ce n'est pas la besogne qui manque, ce sont les bras pour la faire, puisque cette maudite guerre n'en finit pas.

M. de Vaunaye tressaillit en entendant l'épithète de maître Berthoud ; ce ne pouvait être un Allemand qui l'eût prononcée.

D'où venez-vous ? reprit le maître menuisier.

—De Helbronn.

—Comment se fait-il que vous ne soyez pas sous les drapeaux ?

—Je suis sujet autrichien.

—Entrez alors, je puis vous occuper ; comment vous appelez-vous ?

—Frantz Raab.

—Voici mes conditions, ajouta maître Berthoud : je loge mes ouvriers et les nourris ; quand ils font mon affaire, je leur donne vingt *marks* par mois.

—J'accepte, répondit Gaston.

—En ce cas, vous pouvez vous mettre à la besogne dès maintenant ; il nous reste deux heures de travail avant le souper.

Le prétendu Frantz Raab se plaça devant un établi disponible, retroussa ses manches, et commença à varloper une planche que venait de lui passer le patron.

Le lecteur, s'étonnant peut-être de voir ici Gaston de Vaunaye compagnon menuisier, est en droit de se demander comment il va se tirer d'affaire.

Dès ses jeunes années, Gaston, qui avait beaucoup de goût pour la menuiserie, s'était fait installer un atelier au château de Méricourt, avait pris des leçons, pendant toute une année, auprès d'un patricien renommé, et lorsqu'il avait quelques loisirs, il confectionnait de ses mains des objets fort bien conditionnés qu'un maître n'eût point reniés. Ce qui, jusqu'ici, n'avait été pour lui qu'un amusement, un passe-temps, lui devenait tout à coup une précieuse ressource pour échapper à l'ennemi, et à la mort sans doute ; ce fut donc sans aucune gaucherie qu'il se mit au travail, et l'ardeur qu'il montra pendant les deux heures qui précédèrent le repas du soir, prédisposèrent le patron en sa faveur.

Pendant le souper, la conversation roula sur différents sujets, puis revint fatalement sur les événements du jour.

—Depuis combien de temps êtes-vous en Allemagne ? demanda le patron.

—Trois mois, répondit Frantz Raab.

—Que dit-on de la guerre dans votre pays ?

—Que les Français l'ont mal engagée ; qu'ils se battent vaillamment, comme toujours ; mais qu'ils n'ont plus qu'à faire la paix.

—C'est bien mon avis.

—Votre nation l'emporte, à son tour, soupira M. de Vaunaye.

—Ma nation ? reprit vivement le menuisier ; vous vous trompez, compagnon, je ne suis pas allemand, mais sujet suisse.

En entendant ces paroles, Gaston fut tenté de se jeter au cou du maître menuisier, tant sa joie fut vive ; en pleine Allemagne, il se trouvait chez un ami de la France, sur un terrain neutre ; le pain qu'il allait manger lui semblerait moins amer ; qui sait, dans cet homme, qu'il ne connaissait que depuis un moment, il y avait, peut-être, un ami pour lui-même. Il se contenta, cependant, car le vieil ouvrier, qui écoutait la conversation, tout en mangeant, pouvait être Prussien et une trop grande expansion eût perdu infailliblement le fugitif.

—Ah ! oui, reprit le patron, l'Allemagne avait tous les atouts

dans son jeu : le nombre d'abord, la direction ensuite ; avec cela, une armée invincible...

—Et se couvre de gloire pour des siècles, ajouta le vieux compagnon d'atelier.

—Pour des siècles, repartit le patron, c'est trop dire, estimable Bruck ; la France, battue aujourd'hui, peut, avec sa vitalité proverbiale, être prête à prendre sa revanche avant vingt ans et vaincre une fois de plus ton pays.

—Jamais ! cria Bruck.

—Il y a des précédents, j'imagine ?

—Jamais ! cria plus fort le compagnon, en frappant un vigoureux coup de poing sur la table.

—Doucement, camarade, répliqua maître Berthoud ; qui casse les verres les paie, ici.

—Non, jamais !... répéta le furieux vieil Allemand, qui suffoquait.

—Allons, mon garçon, va te coucher, dit le patron, sinon tu vas tomber en pamoison.

L'ouvrier menuisier quitta la table, le repas, du reste, prenait fin ; il monta à sa chambre.

—Drôle de corps, murmura maître Berthoud, lorsque Bruck eût regagné ses pénates ; ce pauvre diable ne ferait pas de mal à un moucheron ! mais quand on lui fait entrevoir que son pays, heureux de par le sort des armes, actuellement, peut-être défait dans l'avenir, il ne se connaît plus et devient féroce.

—Dame, dit à son tour Catherine, la femme du menuisier, il faut convenir que depuis quatre mois tu lui en fais voir de toutes sortes. Figurez-vous, Monsieur Raab, que mon mari, qui a longtemps voyagé en France, adore ce pays ; depuis qu'il sait les Français vaincus, il ne décolère plus, et comme lui, étranger, il ne peut s'en prendre à la nation qui lui donne asile, il se rabat de sa mauvaise humeur sur ce pauvre Bruck.

—C'est une compensation, ajouta le menuisier ; moi, j'aime les Français et je donnerais une pinte de mon sang pour leur venir en aide.

Gaston se leva mû comme par un ressort ; il s'empara des deux mains du maître de la maison et, les pressant avec force :

—Je suis Français, dit-il dans cette langue, et je vous remercie de votre sympathie pour la noble nation vaincue.

Maître Berthoud, au comble de la surprise, se leva à son tour ; dame Catherine en fit autant :

—Bonté divine ! murmura-t-elle, un Français ici !...

—Vous êtes Français, reprit à mi-voix le maître menuisier, d'un air presque courroucé ; comment se fait-il que vous ne soyez pas à vous battre ?

—Je suis prisonnier de guerre et je viens de m'évader.

—De quel endroit.

—De cette ville même, où j'ai été rattrapé dans la matinée. Enfermé provisoirement, dans un local indépendant de la gare, j'ai sauté par la fenêtre, je me suis sauvé à travers champs, et après m'être dépouillé de mon déguisement, je suis rentré en ville ; c'est la Providence qui m'a conduit vers vous.

—Frantz Raab est donc un faux nom ?

—Je m'appelle Gaston de Vaunaye.

—Mais vous n'êtes pas menuisier de profession ?

—Non ; mais j'ai appris le métier et, vous l'avez vu, je sais m'en servir.

—Nous voilà dans une belle situation, dit dame Catherine, en joignant les mains ; si l'on apprend que vous êtes ici, nous sommes perdus.

—Je suis prêt à m'éloigner, Madame, repartit Gaston, si ma présence sous votre toit peut vous causer quelque embarras.

—Non pas, reprit le menuisier, vous resterez ici jusqu'à ce qu'il vous soit possible de regagner la France ; il ne sera pas dit qu'un Français ait trouvé un mauvais accueil.

—Tu nous exposes grandement, répliqua dame Catherine ; monsieur le comprend parfaitement, puisqu'il te propose de partir.

—Tais-toi donc *simpiternelle* bavarde, grommela maître Berthoud, personne ne te demande ton avis ; je veux, moi, que M. de Vaunaye demeure ici, et il y restera.

—Merci, mon ami, repartit le jeune homme. Je ne compte vous importuner que très peu de temps ; au moindre indice que vous puissiez souffrir de ma présence, je me mettrai en route. Si vous le permettez, je vais continuer demain ma besogne commencée ; pour le temps que je dois séjourner dans votre atelier, je ne veux être pour vous qu'un compagnon menuisier ; la paix faite, je n'oublierai pas le service rendu.

—Nous n'allons plus oser vous parler comme à nos ouvriers, répliqua Mme Berthoud.

(A suivre.)